Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 5

Artikel: Causerie : le côté pratique de la science chez les Américains
Autor: Senso, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186309

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-neuvième année. N° 5 Samedi 29 Janvier 1881

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Causerie.

Le côté pratique de la science chez les Américains

Lorsqu'il y a trois ans le téléphone nous arriva d'Amérique, tout le monde admira cet utile appareil qui permet de transmettre au loin la parole à l'aide d'un simple fil électrique. Bien des gens cependant nièrent la portée pratique de cette invention et soutinrent que le téléphone ne serait jamais qu'un instrument ingénieux dont l'emploi se bornerait à des expériences de physique amusante. Les Américains ne tardèrent pas à prouver que cette opinion était prématurée. En effet, le téléphone, loin d'être un simple jouet à l'usage des amateurs, constitue aujourd'hui un moyen de communication rapide, supérieur même au télégraphe, dans tous les lieux où les distances à parcourir ne sont pas trop considérables.

En Europe, l'usage du téléphone tend à se répandre de plus en plus ; toutes les villes un peu importantes ont actuellement un réseau téléphonique qui relie entre eux les locaux des services publics, des administrations, des banques, etc. — Dans quelques grands centres, comme Londres, Paris, Bruxelles, Anvers, la plupart des négociants et des industriels ont un téléphone, et l'on comprend aisément quels avantages ils doivent en retirer, au point de vue de la rapidité et de la facilité des relations commerciales.

En Amérique, l'extension qu'a prise le téléphone est beaucoup plus considérable. Les Yankees qui connaissent le proverbe anglais « le temps est de l'argent, » ont compris dès le début tout le parti qu'ils pourraient tirer de cette invention d'un des leurs. Aussi le téléphone est appliqué, en Amérique, à tous les usages de la vie. Ce ne sont pas seulement les administrations, les maisons de commerce qui en font usage ; les particuliers eux-mêmes l'emploient pour traiter leurs affaires privées. Voici ce que raconte à ce sujet un voyageur français qui a visité récemment les Etats-Unis :

.....« M. X., en arrivant dans la ville, se présenta chez le négociant auquel il était recommandé. Il fut reçu de la manière la plus gracieuse par la maîtresse de la maison. Après l'échange des compliments d'usage, la dame lui dit : « Je dispose de vous ; nous allons sortir ; je vous montrerai la ville ; vous dînerez chez nous avec quelques personnes qui pourront vous être utiles. Après-midi, nous visiterons le Niagara sur un yacht à vapeur ; demain, la région des huiles ; après-demain et jours suivants, nous serons à notre villa. Je vais appeler mon mari à son bureau pour vous annoncer et discuter nos plans. Ensuite je commanderai mon équipage que j'ai éloigné de la maison depuis l'invention du téléphone. Puis j'inviterai mes convives ; je m'entendrai avec le machiniste et le maître d'hôtel du yacht pour le voyage et le souper à bord. Mon mari prendra votre billet d'avance pour le train de la région des huiles. Enfin, j'ai une foule de recommandations à faire à nos domestiques.

Après ce discours méthodique, la dame prit en souriant son téléphone placé sur le dossier de la causeuse de son boudoir et commença à téléphoner. Elle s'entendit d'abord avec son mari ; ensuite elle fit connaître au bureau central l'adresse des personnes qu'elle désirait inviter. Puis elle fit venir son équipage et s'entendit, toujours par téléphone, avec les matelots de son vapeur, ainsi qu'avec le maître d'hôtel du bord. Ce fut alors le tour de la villa, dont l'intendante dut d'abord être rappelée téléphoniquement de la ferme.

Après 20 ou 25 minutes, l'aimable dame, tout essoufflée, ôta enfin son téléphone de la bouche, et dit : « Maintenant je vais faire ma toilette pendant que ma cuisinière me remplacera au téléphone pour régler avec mes fournisseurs le menu du dîner. » Là-dessus elle sortit, et la cuisinière entra et prit l'appareil. Le voyageur fut stupéfait lorsqu'il entendit cette dernière commander les rôtis, les poissons, les légumes et les fruits aux grands marchands de la ville et discuter avec chacun d'eux au sujet des fournitures.

Pendant que ces divers ordres se donnaient sur une superficie de plusieurs lieues carrées, je songeai, dit-il, au temps qu'il eût fallu dépenser en billets à écrire, en courses à pied ou en voiture, etc., pour effectuer ce travail exécuté en 40 minutes par la bouche de deux femmes.

Et chacun sait, du reste, les peines, les contrariétés, les malentendus auxquels donnent lieu, dans ma patrie, à la pauvre maîtresse de maison, les préparatifs d'un seul dîner, tandis que là bas, dîner, promenade en voiture, excursion en bateau à vapeur, course en chemin de fer, souper, séjour à la campagne, tout est organisé du fond d'un bou-

doir par une bouche souriante. C'est incroyable !... Allez-donc dire après cela que le téléphone n'est qu'un petit instrument de physique amusante !

MARC SENSO.

Le *Figaro* a publié récemment, un portrait si humoristique et si amusant du garçon coiffeur, que nous ne pouvons résister au désir d'en détacher quelques passages, quoique un de nos journaux l'ait déjà reproduit ; car il est sans doute bon nombre de nos lecteurs qui ne le connaissent pas.

Il s'agit d'un monsieur très pressé qui veut se faire raser ; mais devancé chez son barbier par de nombreux clients, il est obligé d'attendre fort longtemps, réduit à parcourir tous les vieux journaux éparpillés sur la table, pour calmer son impatience. Enfin une voix s'écrie : A qui le tour ? » et il tombe entre les mains d'un garçon maladroit et inexpérimenté. — Voici comment il raconte sa mésaventure :

« D'une voix mielleuse je lui annonçai que j'étais pressé, et il en parut aussi ému que s'il n'eût rien entendu. Il poussa ma tête en arrière et me mit une serviette. Il fourra ses doigts dans mon faux-col et y fixa la serviette. Il explora mes cheveux de ses griffes et me suggéra l'idée qu'ils avaient besoin d'être coupés. Je répondis que je ne voulais pas. Il explora de nouveau et dit qu'ils étaient trop longs et pas à la mode. Il vaudrait mieux les couper un peu — surtout par derrière.

Je lui répondis qu'il y avait à peine une semaine que je les avait fait couper. Il les regarda un moment avec attention et ensuite demanda qui les avait coupés. Je répondis vivement que c'était lui.

Je le tenais. Alors il chercha le cuir à repasser, en se regardant dans la glace ; s'arrêtant de temps en temps pour examiner son menton ou torturer un bouton sur son visage.

Ensuite il barbouilla de savon un coté de ma figure, et se préparait à en faire autant de l'autre côté, lorsqu'une bataille de chiens dans la rue attira son attention ; il courut vers la fenêtre et en attendant l'issue perdit deux shillings, en pariant avec les autres barbiers sur les résultats de la lutte. Chose qui me fit grand plaisir.

Il acheva de me savonner, trouva moyen de m'enfoncer deux fois le blaireau dans la bouche et continua par me frotter la barbe avec ses mains. Mais comme pendant cette opération il avait la tête tournée, occupé qu'il était à discuter avec ses camarades sur la bataille des chiens, il me fit naturellement manger une quantité considérable de savon.

Alors il se mit de nouveau à repasser son rasoir sur une vieille bande de cuir, ce qui lui prit assez de temps, grâce à une controverse à propos d'un bal masqué dans lequel il avait figuré la nuit précédente.

Il était si heureux de voir qu'on se moquait de lui à propos d'une jeune fille dont il prétendait avoir conquis le cœur à l'aide de ses charmes, que tout en se défendant des taquineries dont il était l'objet de la part de ses camarades, il ne cherchait que le moyen de prolonger la conversation. Cela lui donna l'occasion de se mirer une fois de plus dans la glace; puis déposant son rasoir, il se mit à se coiffer, ramenant ses cheveux devant, sur le front et par derrière, de part et d'autre sur les oreilles, en les séparant par une longue raie.

Pendant ce temps-là, le savon séchait sur ma figure et me brûlait la peau. Enfin il commença à me raser, meurtrissant mon visage de ses doigts, pour tendre la peau, faisant de temps en temps un manche de mon nez et ballotant ma tête de droite à gauche, suivant les exigences de l'opération, toussant et crachant tout le temps.

Tant qu'il se maintint sur les parties rudes de ma figure, je ne souffris pas trop. Mais quand il vint à ratisser, à racler et à tirailler mon menton, les larmes me vinrent aux yeux. Il m'introduisit alors un doigt dans la bouche pour raser plus facilement les coins de ma lèvre inférieure et ce fut ainsi que je découvris qu'une partie de ses fonctions dans la boutique consistait à nettoyer les lampes à pétrole.

Durant ce temps, je m'amusai à essayer de deviner où il me couperait le plus probablement. Mais il me prévint en me coupant à l'extrémité du menton, avant que j'aie pu résoudre mon problème.

Immédiatement il aiguisa son rasoir, chose qu'il aurait pu faire auparavant. Je n'aime pas être rasé de près et ne voulus pas lui permettre de recommencer à nouveau. Je tâchai de l'engager à déposer son rasoir, craignant qu'il ne me touchât au coin du menton, la partie la plus vulnérable, je l'avoue, de mon visage, car si le rasoir y passe deux fois, je suis certain d'être blessé. Il répondit à cela qu'il voulait seulement effleurer une partie rugueuse, rasa quand même, et le feu du rasoir apparut aussitôt.

Il imbiba de suite une serviette dans du rhum, et s'en servit pour me tamponner atrocement le visage. Puis il me sécha la figure en tamponnant encore avec le côté sec de la serviette.

Ensuite il me retamponna la partie entamée avec sa serviette, la couvrit de poudre d'amidon et l'aurait retamponnée et recouverte indéfiniment si je ne m'étais révolté et ne l'avais fait cesser.

Il me poudra toute la figure alors, me redressa la tête, laboura mes cheveux de ses doigts et examina ces derniers avec attention.

Il me proposa un champooing et dit que mes cheveux en avaient besoin, mais, grandement besoin.

Je répondis que je les avait passés au champooing la veille, au bain. Je le tenais encore. Il me recommanda ensuite le *Régénérateur capillaire Smith*, m'offrant de m'en vendre un flacon. Il vanta le parfum de Jones, « les délices de la toilette » et m'en proposa. Il me présenta une poudre denti-